

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 8

Artikel: Réponse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195426>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nouille qu'elle venait d'ajuster à son rouet. Ce qu'on chercha cette clef, c'est difficile à dire ! Le mari, — on l'appelait « le Châtelain », — gardait son secret et faisait semblant de chercher aussi. De guerre lasse, on fit venir le serrurier, parce qu'il fallait bien sortir les habits du dimanche qui étaient enfermés dans la garde-robe ; et ce ne fut qu'au bout de trois semaines, alors que, sauf le mari, personne ne pensait plus à la clef perdue, que celle-ci tomba de la quenouille qu'on venait de terminer.

— Eh ! ma clef ! s'exclama la fileuse, depuis quand était-elle là ? ...

— Depuis le jour où elle a disparu, soit depuis bientôt un mois ! fit le traître.

« Vous voyez sans peine le tableau. »

Lettres à une vieille femme.

IV^e et dernière.

Madame,

J'ai lu, l'autre jour, cette phrase de A. de Gasparin qui m'a frappé : « La femme doit s'occuper de sa toilette, mais non s'en préoccuper. » Malheureusement cette définition est trop simple ; on ne l'accepte que pour l'usage d'autrui.

La mère de famille se préoccupe non seulement de sa propre toilette, mais de celle de ses filles. Ne faut-il pas briller jusque dans ses enfants ? Ne faut-il pas stimuler et former le goût de cette jeunesse ?

Aussi les jeunes écolières discutent-elles chiffons avant de savoir tenir l'aiguille, et apprennent-elles plutôt la terminologie d'Emeline Reymond que les définitions de Larousse ou les principes d'économie domestique de Cornélie Chavannes.

Voilà comment on fausse l'éducation. Puis, quand ces jeunes personnes devront se frotter avec la vie, elles s'apercevront, mais trop tard, qu'elles sont inhabiles à la lutte. Alors commenceront, pour beaucoup, la dure école des déceptions et des sacrifices.

Je vous ai dit dans ma précédente lettre que le jugement du beau sexe sur la toilette est complètement faussé. Les vieilles femmes même ne trouvent pas dans leur expérience une force suffisante pour lutter contre l'entraînement général.

Combien n'en voyez-vous pas qui s'attifent comme des jeunes filles, qui recherchent les couleurs vives et affectionnent les costumes les plus dégagés ! Outre qu'elles sont du plus fâcheux exemple, ces ridicules exhibitions ont un côté triste ; elles dénotent une oblitération du sens moral.

Une chose me frappe.

C'est que la toilette prime tout : les revers, la douleur, la piété même.

Voici une famille dont tout le monde vante la piété. Monsieur est ancien de son Eglise ou membre du Synode de l'Eglise nationale. Madame est du comité de toutes les œuvres de bienfaisance, et mesdemoiselles travaillent pour les pauvres et prêtent leur concours pour les ventes philanthropiques.

Eh bien, entrez dans cette maison où les mœurs sont si austères ; on y respire une atmosphère ascétique qui commande le respect. Mais, hélas ! vous remarquez bien vite, à la mise élégante des dames, qu'elles ne sont pas inaccessibles aux vanités mondaines, et qu'au milieu de cette vie de recueillement et d'abnégation, il y a des oasis brillantes où les tentations terrestres viennent se donner rendez-vous.

La religion est-elle impuissante à opposer une barrière au luxe, ou doit-elle s'en accommoder ?

Je serais bien embarrassé de répondre à cette question, quand je vois que l'influence

du pasteur est nulle dans ce domaine. A peine se fait-elle sentir dans sa propre famille.

Dans les Eglises où la discipline existe, il paraît qu'elle n'a pas pour mission de s'occuper des frivolités féminines. Le sujet est trop ardu.

Car si vous assistez à la sortie d'un culte, vous serez vraiment émerveillée, madame, de voir tout le luxe raffiné que peut déployer une femme pour aller s'humilier.

J'entends d'ici les lectrices du *Conteur* rejeter sur le siècle la faiblesse qu'on leur reproche. « Tout le monde fait ainsi, nous ne pouvons faire moins » ; tel est le raisonnement dont on se sert pour tourner la question.

Pour beaucoup de familles, l'équilibre économique est rompu : il y a nécessité absolue pour elles de limiter leurs dépenses.

Toutes les classes de la société réclament aujourd'hui le droit de jouir et de jouir de tout. De là des malheurs sans nombre.

Il serait temps, je crois, qu'on tournât ses regards vers la simplicité, et que les mères de famille voulussent bien prendre cette noble initiative.

Agréez, madame, l'hommage de mon profond respect.

L. C.

Réponse.

A Monsieur L. C.

On vient de me prêter le *Conteur vaudois* de samedi dernier, et j'y trouve des vérités contre lesquelles il n'y a rien à dire. En revanche, j'y démêle une foule de brins de mousse qui ne devraient pas y être.

J'admetts que la plupart des femmes, malheureusement celles de la classe moyenne, font une dépense pour leur toilette qui ne marche de front ni avec leur fortune personnelle, ni avec le gain du mari, ni avec leur position dans la société. Cela est fâcheux.

Mais aussi, monsieur, pour dix femmes qui auront la bêtise de faire plus qu'elles ne peuvent, pour le plaisir d'être à la mode, vous trouverez dix messieurs qui dépenseront à des riens, à des inutilités, des sommes considérables.

J'en connais un qui a dans son buffet quatorze paires de pantalons, et parce que le seigneur Joko en a couleur vert-de-gris, il lui en faut aussi ; mais que madame demande dix francs pour un ustensile de ménage indispensable, il faut entendre quels cris il pousse sur les dépenses inutiles des femmes !

Un autre fait la guerre tous les cinq ou six mois, quand le bois fait faux-bond au galettes ; et les 365 jours de l'année, il faut en moyenne une heure de feu pour maintenir chaud le dîner ou le souper de monsieur.

Et j'ai vu souvent sa femme se lamenter en voyant des objets inutiles et coûteux, achetés dans un moment d'étourderie par le mari arrivant tout fier, les bras chargés d'espèces de tableaux, pour rien ; de collections de becs de plumes, pour rien ; de quelques douzaines d'excellents crayons (sans mine), pour rien ; de vieilles liqueurs tournées, pour rien ; de livres qu'il ne lira jamais, pour rien, etc., etc.

Combien de fois ai-je vu cette pauvre femme, les yeux pleins de larmes, lui dire : « Si au moins tu avais la manie d'acheter du café, du beurre, des bougies, ou autres choses utiles ! »

Maintenant, pour le chapeau de 26 francs, vous êtes au-dessous de la réalité, car les petits morceaux de chapeaux actuels, que vous avez raison d'appeler effrontés, coûtent plus que nos grands chapeaux à pelle d'arrosoir d'il y a dix ans. (Ceci a été écrit par M. Croisier en 1873. Réd.)

Et vos modes, messieurs. Vous avez porté le pantalon extra-large, avec bande, trainant sur les talons ; puis le pantalon mi-étroit,

creusé sur le pied. A l'heure qu'il est, il me semble que le pantalon est collant ou à peu près.

Et vos cols de chemises ! et vos cravates ! et vos chapeaux ! Et la courbure de vos cannes et le changement dans les cigares, porte-cigares, étuis à cigares, meubles de salons pour cigares, coupe-cigares, râcle-cigares, etc., sans compter les bouts ou cigares entiers jetés s'ils ne plaisent point. Non, messieurs, ne criez pas trop après les femmes ; vous dépensez beaucoup plus que nous, mais nous ne le savons pas.

UNE VIEILLE FEMME.

Cauquiès bambioulès et bounès remotchès.

Clia dé la tignasse blantse. On montagnà, onco dzouveno, mà qu'avái là cheveux bliancs coumeint la nái, étai décheindu pèce avau. Ein passeint pè on veladzo, ye ve duè grachàos-s achetâies dézo on ceresi, qu'enouvaont dâi botiets que l'aviont couliâi pè lo prâ. Coumeint cllião permetts étiont prâo risolettès, le sè peinsont dè couienâ on bocon lo luron que n'avái pas l'ai tant dégourdi.

— Parait que l'a dza nu su le montagnès, se le lài font ?

— Parait bin què oï, repond lo gaillâ, que n'étai pas nantset, du que le modzès sont revgnâitès avau.

Clia dé la fenna, dào saint et dào diablio.

Onna bouna fenna étai z'ua férè sa priyire devant on saint. Stu saint, qu'étai saint Metsi, avái on estatua dézo sè pi que represéintâ lo diablio. Adon quand l'eut boti dè priy devant lo saint, la fenna soo dou cherdzo dè son panâi et l'ein attatsè ion ào saint et l'autro ào diablio.

— Mâ, mâ, ma pourra fenna, se lài fâ l'eincourâ qu'étai justameint que, que fèdè-vo ? Ne vâidè-vo pas que l'est lo diablio à quoui vo bailli on cherdzo ?

— Eh, monsu l'eincourâ, repond la fenna, on m'a adé de que fasai bon avái dâi z'amis pertot. On ne sâ pas iò on pao allâ.

Clia dào bailli et dào pâysan. Dào teims dâi bailli, cé dè Lovatteins, que sè promenâvè on dzo pè lo veladzo, ve dou z'einfants qu'aviont dâi frimoussès dè prospéritâ que fasont pliéi à vairè, que s'amusâvont per devant tsi leu. Adon, tot ein passeint, ye fe ào père dâi dou gosses, que tsaplîavè dâo bou découté leu :

— Que cein fâ pliési dè vairè cllião djoutès coumeint dâi tiûdrès et cllião ballè couleu ! Coumeint fèdè-vo po avái d'asse bio z'einfants, tandi que tsi no z'autro, la mâiti dào teims sont pâlo, minçolets et crêvoleints ?

— Eh, monsu lo bailli, repond l'autro, c'est que tsi no on lè fâ no mémo !

Clia dâi dou mousqualéro. Dou vilhio z'amis qu'aviont z'ao z'u passâ l'écoula einseimlio, dein lè vilhiès casernès, sè reincontront y'a on part d'ans pè vai lo tsaté, à Lozena, et conteints dè sè revairè, l'eintront tsi Bize iò l'ont fifâ onna troupa dè demis. Quand sein reinmodont contré la gâra, n'ont pas pu passâ devant tsi Hurni sein entrirâ et sein démandâ onco on demî, que ma fai ein arreveste à la gâra, n'etiont pas tant bin à lâo z'êze et que lo tieu lâo dolliatâvè. Assebin ion dâi dou compagnons qu'avái poaire que son pétro ne fassè fougasse, s'einfatè dein on wouagon ein de seit : « Hurni, tins bon, sein quiet Bize tè va fottre frou ! »